



Hommes et masculinités dans une perspective matriculturelle : Introduction

PATRICK J. JUNG

Résumé :

Ce numéro spécial de Matrix : une revue d'études matriculturelles examine la vie des hommes sous différents angles matriculturels. La matriculture est un concept issu de l'anthropologie interprétative de Clifford Geertz, qui a développé sa théorie des systèmes culturels à partir de la compréhension des éléments symboliques constitutifs des cultures humaines. Marie-Françoise Guédon, Linnéa Rowlatt, et Angela Sumegi ont précisé la définition de la matriculture comme l'ensemble des aspects d'un système culturel propres aux femmes. Les articles, les entrevues et les recensions du livre de ce numéro spécial illustrent deux tendances qui méritent d'être approfondies. Premièrement, les hommes jouent un rôle crucial dans la création, la mise en œuvre et le maintien des matricultures. Deuxièmement, les entrevues publiées dans ce numéro spécial indiquent que les femmes des sociétés autochtones ont historiquement joué un rôle essentiel dans la préservation, la revitalisation et la décolonisation de leurs cultures. De plus, les femmes poursuivent ce travail essentiel dans le monde d'aujourd'hui, qu'elles soient issues de sociétés à système de parenté matrilineaire, patrilineaire ou bilatéral.



Mots-clés : matriculture, masculinité, matrilineaire, patrilinéaire, colonialisme /
décolonisation

* * * * *

Dans l'appel de contributions pour ce numéro spécial de *Matrix : une revue d'études matriculturelles*, l'équipe éditoriale a posé la question suivante : « Comment les hommes et la masculinité sont-ils compris et représentés dans les perspective matriculturelles? » Quand j'ai été convié à en être le rédacteur invité, je ne savais pas comment répondre. Aujourd'hui, après avoir assumé cette fonction, ni moi ni aucun autre membre de l'équipe n'avons de réponse définitive. Pour certains, cela pourrait passer pour un aveu d'échec, un manquement aux objectifs initiaux annoncés par l'équipe lors de la définition du thème de ce numéro spécial. Cependant, une telle appréciation serait prématurée. Poser cette question constituait en soi une étape importante vers l'ouverture d'une nouvelle voie de recherche au sein du corpus croissant de travaux sur la matriculture, une approche anthropologique susceptible de transformer notre compréhension de la vie des femmes et des hommes dans les sociétés humaines.

La matriculture est à la fois un concept et, dans une large mesure, une méthodologie issue de l'anthropologie interprétative de Clifford Geertz, qui affirmait que la culture consiste en « une image de l'ordre cosmique – une vision du monde – au moyen d'un ensemble unique de symboles. »¹ Selon Geertz, les sociétés humaines organisent ces symboles en systèmes qui remplissent une double fonction : ils fournissent un modèle d'organisation des aspects non symboliques de la société et offrent un modèle de la réalité sociale permettant de manipuler les structures symboliques afin de les aligner plus ou moins étroitement avec le système non symbolique préétabli.² La méthodologie de la matriculture trouve son origine dans l'analyse et la compréhension des symboles qui définissent une matriculture, ou, selon les termes de Marie-Françoise Guédon, des symboles qui « désignent la ou les composantes d'une culture qui soutiennent, expriment et accueillent la participation des femmes au tissu socioculturel. »³ La matriculture est, bien entendu, le sujet fondateur de cette revue. La reconnaissance croissante de la matriculture comme approche anthropologique est manifeste dans une récente anthologie d'essais universitaires qui examinent la matriculture dans diverses sociétés : *Matriculture, Shamanism, and the Authority of Women : The Powers That Be*. Linnéa Rowlatt et Angela

1 Clifford Geertz, *The Interpretation of Cultures: Selected Essays by Clifford Geertz* (New York : Basic Books, 1973), (cité p. 118).

2 Geertz, *The Interpretation of Cultures* (cité p. 93).

3 Marie-Françoise Guédon, « Introduction », *Matrix: une journal d'études matriculturelles* 1(1) (mai 2020), p. 8-13 (cité p. 12).

Sumegi, les éditrices de cet ouvrage, peaufinent notre compréhension de la matriculture en soulignant que chaque société possède une matriculture (et, de même, une patriculture). Elles affirment également que « toute société – même la plus patriarcale – doit comporter un système culturel matriculturel, ou une matriculture en abrégé, car toute société doit concevoir la maternité comme un moyen de reproduction biologique. »⁴

Guédon, Rowlatt, et Sumegi affirment que les matricultures présentent des constitutions très diverses. Les sociétés matrilineaires, matrilocales, et uxori-locales tendent à avoir les matricultures les plus fortes, les femmes y jouant des rôles essentiels au-delà de la maternité, notamment au sein des systèmes de parenté et des foyers. Guédon écrit : « On retrouve des matricultures dans toutes les cultures humaines, sous de multiples formes ; elles sont parfois faibles et restrictives, par exemple lorsque les systèmes de parenté patrilinéaires et la patrilocalité empêchent les femmes d'accéder à leurs connaissances, de les communiquer et de les transmettre. »⁵ À l'inverse, Rowlatt et Sumegi décrivent des « matricultures florissantes où les femmes exercent une autorité égale, voire supérieure, à celle des hommes », comme les Kanien'kehà:ka (Mohawks) d'Amérique du Nord et les Minangkabau d'Indonésie, deux sociétés matrilineaires et matrilocales.⁶ Les articles de recherche, les entrevues et les comptes rendus de ce numéro spécial mettent en lumière la vie des hommes dans divers contextes matriculturels. De plus, le concept de matriculture n'est pas figé ; il continue d'évoluer et de mûrir. Cela s'explique en partie par le fait que d'autres concepts anthropologiques ont enrichi la notion de matriculture. Les auteurs qui ont contribué à ce numéro spécial ont nuancé leur compréhension de la matriculture à l'aide d'autres concepts anthropologiques, tels que l'intersectionnalité, le matriarcat et le pouvoir génital féminin.⁷

4 Linnéa Rowlatt et Angela Sumegi, « Introduction: Considering Women's Power », dans *Matriculture, Shamanism, and the Authority of Women: The Powers that Be*, Linnéa Rowlatt et Angela Sumegi (dir.), (Newcastle upon Tyne, Royaume-Uni : Cambridge Scholars Publishing, 2025), p. 1-7 (cité p. 1).

5 Marie-Françoise Guédon, « Northern Athabaskan Dreaming: A Matricultural Viewpoint », dans *Matriculture, Shamanism, and the Authority of Women*, p. 10-14 (cité p. 13).

6 Rowlatt et Sumegi, « Introduction », p. 2 (cité p. 2).

7 Pour le concept d'intersectionnalité tel que cité par Mihye Shin, voir Jerker Edström, Satish Kumar Singh et Thea Shahrokh, « Intersectionality: A Key for Men to Break Out of the Patriarchal Prison? », *IDS Bulletin* 47 (novembre 2016) : p. 57-74. Pour le concept de matriarcat tel que cité par Shin, voir Ifi Amadiume, « Theorizing Matriarchy in Africa: Kinship Ideologies and Systems in Africa and Europe », dans *African Gender Studies: A Reader*, Oyèrónké Oyèwùmí (dir.). (New York : Palgrave Macmillan), p. 83-98 ; et Cheikh Anta Diop, *The Cultural Unity of Black Africa: The Domains of Matriarchy and Patriarchy in Classical Antiquity* (Londres : Karnak House, 1989). Concernant le concept de pouvoir génital féminin tel que cité par Ayodeji Abiona, voir Dianne M. Stewart, « Matriarchive: A New Portal to Knowledge Production in African Studies », *Journal of African Religions* 7 (2019) : p. 310-315.

Liées à la matriculture et à la patriculture sont les constructions culturelles de la masculinité et de la féminité. Les études ethnographiques sur la construction et la performance de la masculinité dans les cultures ont débuté dans les années 1990. Depuis, le sujet connaît un essor considérable dans les travaux de recherche anthropologiques.⁸ En effet, la manière dont les hommes (et les femmes) construisent le système culturel de la masculinité (et, de même, de la féminité) recoupe l'étude des hommes dans les sociétés matriculturelles. Cependant, lors de l'examen des articles soumis à ce numéro, l'équipe éditoriale a constaté que nous nous engageons dans une démarche unique et inédite. Pour moi, en tant que rédacteur invité, ce fut un parcours intellectuel profondément enrichissant. Mon unique regret a été de réaliser qu'on n'avait fait qu'effleurer le sujet. J'espère que le travail des rédacteur(e)s et des auteur(e)s pour la préparation de ce numéro spécial posera les bases d'un effort plus vaste et plus complet, touchant les différentes sous-disciplines de l'anthropologie et d'autres disciplines, comme l'histoire. Les contributions à ce numéro spécial ont permis de dégager au moins deux conclusions préliminaires. Premièrement, les hommes jouent un rôle crucial dans la création, la mise en œuvre et le maintien des matricultures au sein des sociétés humaines. Deuxièmement, les femmes ont joué – et continuent de jouer – un rôle essentiel dans la préservation, la revitalisation et la décolonisation des sociétés autochtones colonisées.

Les articles de recherche d'Ayodeji Abiona et de Mihye Shin fournissent des preuves solides à l'appui de la première conclusion. Abiona examine le festival Èró pratiqué par le peuple Yoruba à Òṣò, dans l'État d'Ondo, au Nigéria, une société patrilinéaire. Bien qu'Abiona qualifie également les Yoruba de patriarcaux, il nuance cette conclusion par plusieurs mises en garde importantes. Il écrit que « le patriarcat se pratique ou existe en relation avec la féminité, c'est-à-dire qu'il ne saurait y avoir de notion de patriarcat sans la participation active des femmes. »⁹ Chez les Yoruba, les hommes passent par différentes classes d'âge au cours de leur vie, la dernière étant celle des *Ọmọlúṣò*. Les hommes de cette catégorie sont libérés des devoirs et des responsabilités des jeunes hommes et dispensés des travaux quotidiens. Célébré tous les neuf ans en décembre, le festival Èró voit les hommes y participant revêtir des vêtements féminins préparés par leurs filles. Lors de leur procession dans les rues pendant le festival, les hommes, munis de balais, balaient la rue en direction des jeunes hommes qui prendront leur relève. Le festival Èró symbolise l'émasculatation des hommes âgés vers un nouveau mode de vie axé sur le repos.

-
- 8 Pour l'œuvre fondatrice des études sur la masculinité, voir David D. Gilmore, *Manhood in the Making: Cultural Concepts of Masculinity* (New Haven : Yale University Press, 1990). Pour des revues de littérature portant sur des études ethnographiques importantes de la masculinité, voir Matthew C. Gutmann, « Trafficking in Men: The Anthropology of Masculinity », *Annual Review of Anthropology* 26 (1997) : 385-409 ; et Matthew C. Gutmann, « Remarking the Unmarked: An Anthropology of Masculinity », *Annual Review of Anthropology* 52 (2023) : 55-72.
- 9 Ayodeji Abiona, « Inside Women's Robes: Masculinity and Dress During Èró Festival », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : p. 62-82 (cité p. 64).

Cependant, selon Abiona, cette transition n'est en rien stigmatisante ni associée à l'efféminement, et ces prétendues saturnales ne remettent pas en question l'importance culturelle de l'hétéronormativité. Il écrit : « Le travestissement, dans ce contexte, n'est pas une pratique quotidienne, mais un spectacle rituel. »¹⁰ Ainsi, la participation des hommes au festival Èró et les performances des femmes qui s'y déroulent contribuent à maintenir et à perpétuer les rôles culturels traditionnels des hommes et des femmes.

La société Akan du Ghana, quant à elle, est matrilineaire, mais comme l'affirme Shin, il s'agit d'un « patriarcat matrilineaire » sans patriarche.¹¹ Shin dresse un portrait complexe de la vie Akan, où les femmes sont chefs de famille, les hommes étant largement absents. Le patriarcat chez les Akans trouve son origine dans des facteurs historiques et culturels, tels que l'introduction du christianisme et les pratiques de l'héritage qui ont tendance à favoriser les hommes même au sein de ce système matrilineaire. En effet, les frères des femmes exercent généralement une plus grande autorité au sein du foyer que les hommes qui y sont entrés par mariage, et les hommes transmettent les biens et le patrimoine aux fils de leurs sœurs, excluant ainsi largement les femmes de la lignée successorale. Les mariages sont souvent fragiles et les unions intimes se limitent d'ordinaire à des relations temporaires et occasionnelles. Par conséquent, les hommes ont généralement beaucoup moins d'autorité dans leur foyer conjugal (dont ils sont par ailleurs souvent absents) que dans leur foyer d'origine. Les difficultés financières et la pauvreté empêchent souvent les hommes d'assumer leur rôle de soutien de famille, engendrant ce que Shin appelle des « masculinités dépossédées de leur pouvoir » dans la société Akan.¹² Les femmes, en tant que chefs de famille, peuvent pallier ces absences pour se ménager une sphère d'autonomie, même si celle-ci est circonscrite par divers éléments patriarcaux propres à cette société matrilineaire. Les femmes demeurent ainsi au cœur de la gestion de leur foyer intergénérationnel. Shin conclut que, dans la société Akan, la femme est « au centre de la famille, même si elle n'est pas au centre du pouvoir ».¹³ Mes propres observations, suite à la lecture des travaux de Shin, suggèrent que les hommes et les femmes Akan se livrent à une danse maladroite, et que les faux pas masculins dans cette danse offrent aux femmes l'occasion de combler les lacunes des hommes. Cette « masculinité dépossédée de son pouvoir » fragilise donc l'idéal patriarcal dans la société Akan et, ce faisant, façonne et définit le rôle des femmes, même si ce mécanisme repose davantage sur l'absence que sur la présence masculine.

10 Abiona, « Inside Women's Robes », p. 77.

11 Mihye Shin, « What Does It Mean To Be a Family Man in a Matrilineal Society? Masculinity and Women's Empowerment in Akan, Ghana », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : p. 21-61 (cité p. 30).

12 Shin, « What Does It Mean To Be a Family Man in a Matrilineal Society? », p. 43.

13 Shin, « What Does It Mean To Be a Family Man in a Matrilineal Society? », p. 38.

Les entrevues publiées dans ce numéro spécial mettent clairement en évidence un autre phénomène : les femmes des sociétés autochtones et non occidentales ont joué – et continuent de jouer – un rôle essentiel dans la revitalisation et la préservation culturelles des peuples ayant subi une perte culturelle due au colonialisme. Ceci est vrai quel que soit le système de parenté de la société (matrilinéaire, patrilineaire ou bilatéral). En écoutant les enregistrements des personnes interviewées, j'ai repensé à un article de 1984 de Michael Allen qui, après une analyse approfondie des sociétés mélanésiennes, constatait que les systèmes matrilinéaires présentent « le plus grand potentiel évolutif ». Il ajoutait aussi : « Il convient de rappeler que, malgré de nombreuses prédictions initiales contraires, les régions matrilinéaires de Mélanésie ont été parmi les plus aptes à s'adapter aux traumatismes du contact avec les Européens. »¹⁴ Je suis convaincue depuis longtemps que cette conclusion justifie des recherches plus approfondies dans un plus grand nombre de régions du monde. À l'échelle macro, les recherches d'Allen suggèrent que les sociétés dotées d'une matriculture forte sont mieux à même de gérer les tensions et les contraintes du colonialisme. Les entrevues présentées dans ce numéro spécial indiquent que c'est aussi vrai à l'échelle micro, et que les femmes, partout dans le monde, semblent mieux outillées que les hommes pour faire face aux aléas du colonialisme. Elles jouent également un rôle de premier plan dans les efforts de décolonisation dans le monde contemporain.

Les Aléoutes (Unangaġ) forment traditionnellement une culture patrilineaire. Pourtant, Carter Price, en repensant à son parcours de reconnexion et d'approfondissement de son identité aléoute, reconnaît le rôle essentiel des femmes de sa vie, notamment sa grand-mère maternelle (surnommée « Honey »), qui l'ont profondément enraciné dans sa culture. Comme beaucoup d'Amérindiens aux États-Unis, sa grand-mère a fréquenté un pensionnat gouvernemental qui visait à déraciner les enfants de leur culture d'origine. Price a hérité ses tatouages de la famille de sa mère, et ses parentes ont toujours eu à cœur de perpétuer l'art du tressage de paniers aléoute. Price remercie aussi son oncle maternel de lui avoir transmis les savoir-faire traditionnels de subsistance des Aléoutes. Price a également utilisé la voie classique de la recherche universitaire pour en apprendre davantage sur le peuple aléoute à l'époque où la transmission du savoir culturel entre les générations n'était pas encore interrompue par « l'époque coloniale » et « l'époque des pensionnats ». Néanmoins, son témoignage révèle clairement que les femmes fortes de sa vie (dont son épouse) ont joué un rôle essentiel dans son parcours personnel de reconnexion avec son héritage culturel.¹⁵ Douglas Cardinal, qui revendique une ascendance pied-noir (Blackfoot) du côté de son père, raconte une histoire similaire. Les Pieds-Noirs possèdent un système de parenté principalement bilatéral, avec quelques caractéristiques

14 Michael Allen, « Elders, Chiefs, and Big Men: Authority Legitimation and Political Evolution in Melanesia », *American Ethnologist*, Volume 11, numéro 1 (février 1984) : p. 21-42 (cité p. 38).

15 Carter Price, « Personal Reflections on Unangaġ (Aleut) Men and Matriculture », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : 15:45.

patrilinéaires. Cardinal attribue aux femmes de la famille de son père le mérite de lui avoir permis de rester connecté à son héritage pied-noir. Il a rencontré sa grand-mère paternelle à l'âge de cinq ans, alors qu'elle vivait dans une petite cabane avec son mari. Elle a prié avec Cardinal devant le paquet de médecine de son mari et lui a parlé des « petites âmes » qu'il contenait, comme les objets sculptés dans la pierre à pipe. Elle enseignera plus tard la langue pied-noir à son jeune petit-fils.¹⁶

Geralte Cloete raconte une histoire similaire concernant son peuple, la société Nama Khoe d'Afrique du Sud. Né en 1993 dans la municipalité de Richtersveld, au nord du Cap, Cloete a appris l'afrikaans comme langue maternelle, bien que ses grands-parents maternels et paternels, ainsi que ses parents, parlaient nama. Cloete raconte que les missionnaires chrétiens interdisaient aux enfants de la génération de ses parents de parler le nama, le qualifiant de « démoniaque ». En apprenant la langue, Cloete a réalisé : « J'ai dans ma bouche une langue qui n'est pas celle de ma mère [le nama]. J'ai dans ma bouche une autre langue maternelle [l'afrikaans]. »¹⁷ Cloete se définit comme un « créateur de théâtre » qui utilise le théâtre comme outil de préservation culturelle. Il a fondé Nama Khoi Productions en 2022 afin de se réapproprier sa culture et de panser les traumatismes laissés par le colonialisme en Afrique du Sud.¹⁸ Kai Monture a adopté une démarche similaire auprès de son peuple, les Tlingit. Monture affirme que la nature matrilineaire de la société façonne l'identité fondamentale de son peuple. Comme dans de nombreuses sociétés matrilineaires, les sœurs d'une femme sont considérées comme des mères pour les enfants tlingit, qui les appellent « petites mères ». Si les enfants tlingit entretiennent des relations relativement chaleureuses et affectueuses avec leurs pères (issus de clans différents), leurs relations avec leurs oncles maternels sont plus correctes et formelles. Les oncles maternels sont responsables de l'éducation des garçons selon la tradition guerrière tlingit, qui inclut le respect des femmes. Le colonialisme chez les Tlingit a entraîné une rupture avec les valeurs traditionnelles tlingit ancrées dans la matrilinearité. Monture est convaincu que le retour à cette tradition est essentiel pour réduire les violences sexistes qui se manifestent chez les Tlingit et dans d'autres sociétés autochtones d'Alaska. Il s'est activement employé à faire revivre l'entraînement traditionnel des guerriers dans les communautés tlingit, afin de débarrasser ces communautés de ce qu'il appelle la « masculinité toxique » et de revenir à une « véritable masculinité » imprégnée des traditions matrilineaires des tlingit.¹⁹

16 Douglas Cardinal, « Personal Reflections on Blackfoot Men and Matriculture », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : 10:54.

17 Geralte Cloete, « Personal Reflections on Nama Khoe Men and Matriculture », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : 04:30.

18 Cloete, « Personal Reflections on Nama Khoe Men and Matriculture », 06:30.

19 Kai Monture, « Personal Reflections on Tlingit Men and Matriculture », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : 13:24, 20:15.

Jeff Gray, un Texan d'origine Muskogee, aborde lui aussi la question de la masculinité toxique et explique comment la redécouverte des coutumes matrilineaires de son peuple lui a permis de mener une vie équilibrée et saine. À l'instar d'autres personnes interviewées, Gray affirme que le colonialisme a interrompu la transmission intergénérationnelle de la culture Muskogee et, comme Carter Price, il a en grande partie redécouvert cet héritage grâce à ses lectures et ses recherches. C'est d'une de ses parentes qu'il a appris qu'il descendait du grand chef Muskogee William Weatherford, aussi connu sous le nom de Red Eagle. Adolescent, Gray a été particulièrement marqué par Martin Luther King, le mouvement des droits civiques et le mouvement féministe des années 1960 et 1970, tout comme ses sœurs. Grandir dans un environnement majoritairement féminin – lui-même, son père, sa grand-mère, sa mère et ses deux sœurs – a été essentiel pour lui. Il a fini par comprendre : « Ce qui est bon pour la matriarchie est en réalité bon pour moi. »²⁰ Gray a grandi en grande partie loin de sa famille Muskogee, qui vivait en Oklahoma. Bien que Xabi Otero, un Basque, vive désormais au cœur de sa culture basque natale sur la péninsule Ibérique, un système éducatif hispanique l'a privé de sa langue. Il a grandi à Erratzu, dans la vallée de Baztan en Navarre et il se souvient, enfant, assis près du feu, d'écouter les histoires de son *amatxi*, sa grand-mère Maria. Il découvrait le *Basa Jaun* (le seigneur de la forêt), les *Intxisus*, des elfes vivant au plus profond de la forêt, et les *Lamiak*, des femmes allongées sur les rochers des ruisseaux, chantant et se coiffant leurs cheveux d'or.²¹ Il reconnaît que les femmes d'aujourd'hui perpétuent la présence historique de la culture basque au Canada grâce au Programme de culture basque Jauzarrea, au lieu historique national de Louisbourg. Il souligne :

Depuis le lancement de ce programme en 2019, seules des femmes s'y sont intéressées. Nous n'avons envoyé que des femmes, quelques-unes chaque année, pour remplir leur rôle de représentantes de la culture basque. Pas un seul homme, de 2019 à 2025... On pourrait y voir une version moderne de ce que représentaient nos *amatxis* (grands-mères) : il n'y a plus de feux de cheminée, plus d'occasions de partager ces moments de transmission du savoir, mais elles, ces jeunes femmes d'aujourd'hui, le font autrement... Elles nous éduquent dans cette société, s'adaptant au cours changeant de la vie, chaque jour, à chaque instant.²²

Les propos d'Otero font écho à ceux de l'universitaire basque Idoia Arana-Beobide, dont les travaux sur la fonction de *serora* au Pays basque (*Euskalerrria*) durant les périodes

20 Jeffrey Gray, « Personal Reflections on Muskogee Men and Matriculture », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : 29:43.

21 Gray, « Personal Reflections on Muskogee Men and Matriculture », 13:53; Xabi Otero, « Personal Reflections on Basque Men and Matriculture », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : à paraître.

22 Otero, « Personal Reflections », à paraître.

médiévale et moderne mettent en lumière le rôle des femmes qui occupaient cette fonction en tant que gardiennes d'églises, d'ermitages et d'autres lieux de culte. Arana-Beobide affirme que les *seroras* étaient « des atouts précieux dans la vie sociale et religieuse basque. »²³ Les observations d'Otero indiquent que ces femmes basques au Canada ont hérité d'un rôle assez semblable à celui de leurs prédécesseuses *seroras*.

Ainsi, les entrevues de ce numéro spécial constituent une base solide pour aborder ce que je considère comme un champ d'étude riche et essentiel : le rôle des femmes autochtones dans la récupération des cultures perturbées et traumatisées par le colonialisme. Ce qui a particulièrement retenu mon attention, c'est le rôle central que les femmes ont joué dans ce processus, indépendamment du système de parenté de la société. Traditionnellement, chacune de ces sociétés a présenté diverses configurations matriculturelles, certaines plus fortes et mieux définies que d'autres. Il est fascinant de constater comment, même dans des sociétés fortement patrilinéaires comme celle des Aléoutes, les femmes ont, depuis l'avènement du colonialisme, assumé des rôles de premier plan dans la récupération, la préservation et la transmission de leur patrimoine culturel. Les hommes ont aussi joué (et continuent de jouer) un rôle important dans ce processus. Cependant, il semble que ce soient les femmes qui mènent ces efforts aujourd'hui, et ce depuis plusieurs générations. Ce faisant, elles ont créé des structures matriculturelles plus solides et mieux définies. Les informations présentées dans ces entrevues sont, bien sûr, provisoires et anecdotiques, mais convaincantes. Tout aussi important, de tels entretiens constituent une archive essentielle pour les chercheurs de demain. Les historiens peuvent témoigner de la disparition graduelle de l'expérience humaine à chaque génération, dans chaque société, au fil du temps. Préserver les témoignages et les expériences des individus d'aujourd'hui est essentiel pour que les générations futures nous comprennent et, peut-être, pour que nous puissions, à notre tour, influencer celles qui nous succéderont.

Les recensions de livres constituent la dernière section de ce numéro spécial et sont de deux types. Le premier écrit, signé Marcel Blanc, analyse un ouvrage récent, à savoir un livre de Heide Goettner-Abendroth sur le matriarcat, un concept anthropologique auquel Goettner-Abendroth a consacré sa carrière.²⁴ Les deux autres articles sont des comptes rendus d'ouvrages ethnographiques majeurs qui ont influencé des générations d'anthropologues culturels. Marie-Françoise Guédon examine *Son of Old Man Hat A Navaho Autobiography*, publié pour la première fois en 1938. Walter Dyk y retrace la vie de Left Handed, un Navajo, fils de Old Man Hat, qui raconte son existence au sein de son

23 Idoia Arana-Beobide, « *Seroren Buruz: The Challenge of Serora in Euskalerrria* », dans *Matriculture, Shamanism, and the Authority of Women*, p. 79-120 (cité p. 113).

24 Marcel Blanc, recension du livre de Heide Goettner-Abendroth, « Sociétés matriarcales du passé et émergence du patriarcat – Asie occidentale et Europe », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : 83-95.

peuple. Ce qui ressort de ces pages, c'est l'importance que Left Handed accordait, sans sans drame ni fioritures, à la parenté et aux diverses relations que ce réseau tissait dans son quotidien au sein de cette société matrilineaire. Les pères et les tantes paternelles témoignaient aux enfants une grande affection et beaucoup de bienveillance. Les mères – source de l'identité clanique – et les oncles maternels entretenaient des relations plus formelles, voire autoritaires, avec leurs enfants. Les femmes navajos affichaient des niveaux d'« autorité, d'indépendance et de pouvoir » inconnus de leurs homologues blanches dans l'Amérique des années 1930. »²⁵ Ma contribution originale à ce numéro spécial est un essai critique qui examine, de la même manière, deux autres œuvres autobiographiques célèbres à travers le prisme de la matriculture. Ces deux ouvrages sont considérés comme des classiques de la littérature ethnographique américaine : *The Autobiography of a Winnebago Indian*, édité par Paul Radin, et *Mountain Wolf Woman*, édité par Nancy Oestreich Lurie. Ces œuvres décrivent la vie de Sam Blowsnake et de sa sœur, Mountain Wolf Woman, Ho-Chunks (Winnebagos), qui vivaient dans le contexte socioculturel changeant du Wisconsin, au moment de l'établissement du régime colonial. Bien que les Ho-Chunks vivaient dans une société patrilinéaire, ils ont conservé des éléments matrilineaires essentiels hérités de leurs origines. Ce qui ressort de la lecture de ces deux œuvres, c'est une matriculture dans laquelle les hommes devaient concilier leurs relations avec leurs épouses et leurs sœurs (envers lesquelles ils avaient des obligations qui primaient souvent sur celles de leurs épouses). Un homme pouvait divorcer et se remarier, mais ses obligations envers ses sœurs duraient toute sa vie.²⁶

Ce fut un grand honneur pour moi de participer à ce numéro spécial, et mon association avec le Network on Culture, éditeur de Matrix, a été un enrichissement pour ma recherche universitaire. J'espère que les articles publiés ici encourageront l'approfondissement de ce sujet et que, dans le futur, la revue pourra de nouveau explorer la vie des hommes dans les sociétés à forte matriculture. En écoutant les entrevues orales, j'ai été particulièrement impressionné par le rôle essentiel des femmes dans la décolonisation, la préservation et le maintien des cultures autochtones, hier comme aujourd'hui. Ce sujet mérite également une attention accrue à mesure que le XXI^e siècle avance. Comme je l'ai souligné en introduction, on commence à peine à explorer la matriculture et ses potentialités, tant comme concept culturel que comme méthodologie. C'est stimulant de faire partie d'un réseau de chercheuses et de chercheurs qui s'efforcent sincèrement de réaliser cette vision.

25 Marie-Françoise Guédon, recension du livre *Son of Old Man Hat: A Navajo Autobiography*, enregistré par Walter Dyk », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : 96-104.

26 Patrick J. Jung, « Essai recension: Men and Matriculture among the Ho-Chunks », *Matrix : une journal d'études matriculturelles*, 4(2) (automne 2025) : 105-111.